

Cinq femmes, cinq façons de faire pousser la lumière



Sophie Blanc, "Une lumière dans la Canopée", 2025, multiples végétaux dorés à la feuille d'or et éclairage led, 51 x 21 x 46 cm (détail).

À mille lieues du simple hommage à la nature, cette exposition réunit des pratiques qui relèvent de l'attention, du geste patient, du détail...

Cinq artistes femmes transforment la nature en langage sensible, politique et profondément réparateur.



★★★ **Botanica. Sophie Blanc, Valentine de Cordier, Mireille Roobaert, Tamara Greindl et Nafiseh Khatmian** Art contemporain

Où Art 'n Pepper, Roquez 43, 4845 - Sart-lez-Spa
www.artnpepper.com **Quand** Jusqu'au 14 juin, les week-ends de 14h à 18h et srdv.

Sur les hauteurs de Spa, Art'n Pepper cultive depuis plus de vingt ans une singularité rare. Celle d'une maison-galerie où l'art se rencontre dans l'intimité d'un lieu habité. Ici, pas de white cube intimidant. Les œuvres respirent dans une proximité plus lente, presque confidentielle.

Avec *Botanica*, Audrey Plunus réunit cinq artistes femmes autour d'un même battement. Celui du vivant. De ses métamorphoses, de ses blessures, de ses puissances de consolation et de réparation. Le végétal n'y est jamais un simple décor. Il devient matière, mémoire, regard, déchet transfiguré, papier recousu, lumière retenue.

Sophie Blanc, l'or des herbes folles

Chez Sophie Blanc, la nature ne se contente pas d'être motif. Elle devient présence. Relique. Souffle arrêté. Ses sculptures composent des herbiers précieux où tiges, graines, feuilles et fleurs semblent suspendues entre apparition botanique et orfèvrerie silencieuse. Rien n'y pèse. Rien ne s'impose. Tout tient à une infime tension de ligne, à une courbe presque imperceptible, à cette manière de laisser la fragilité gouverner la forme.

Le geste de la dorure ne relève pas du faste. Il ne monumentalise pas le végétal. Il ne le fige pas dans une préciosité décorative. Il l'écoute. Il lui accorde une survivance lumineuse. À la feuille d'or, Sophie Blanc transforme l'humble, le sec, le tombé en apparition souveraine. Il y a dans ces œuvres une spiritualité sans emphase. Le métal doré capte la lumière et fait surgir chaque détail botanique. On pense à une prairie miniature, à un jardin nocturne, à une floraison retenue dans l'or. L'artiste ne reproduit pas la nature : elle en prolonge le frémissement.

Valentine de Cordier, la floraison des signes

La peinture de Valentine de Cordier s'ouvre comme une surface en mouvement. À première vue, la couleur jubile. Roses, rouges, orangés, verts, blancs et ocres se répandent dans une vibration végétale, comme si la toile retenait le souvenir d'un jardin traversé par le vent. Mais cette joie chromatique n'a rien d'anecdotique. Elle organise le vivant, en saisit l'élan sans jamais le réduire à une image stable. Ses compositions oscillent entre figuration et abstraction, entre nature morte et expansion organique. Fleurs, fragments végétaux, signes, éclats, traces... Tout apparaît et disparaît au gré du regard. La peinture ne nomme pas. Elle suggère. Elle laisse le spectateur dans cette zone féconde où l'on croit

reconnaître sans pouvoir tout à fait identifier.

Le collage introduit une pensée de la strate, du fragment, de la recomposition. Chaque surface semble faite de gestes successifs, de déplacements, d'ajouts et de retraites. Les blancs découpent la composition comme des éclats de lumière. Les couleurs s'enchevêtrent, se frottent, s'allument. Le tableau devient un organisme. Un lieu de circulation où rien ne reste totalement fixe. On pourrait parler d'une peinture de l'ouverture. Les signes y trament l'œuvre autant qu'ils l'aèrent. Il y a aussi une dimension méditative, presque phénoménologique : regarder comment quelque chose advient, comment une sensation prend corps, comment un éclat de couleur peut devenir un événement.

Mireille Roobaert, l'œil de la forêt

Avec les *Iris de la Forêt*, Mireille Roobaert renverse la logique du paysage. Elle ne photographie pas la forêt comme un décor placé devant nous. Elle en fait un œil. Un cercle parfait, sans début ni fin, où la canopée devient pupille, où les troncs se réorganisent en vision.

Cette série repose sur une expérience patiente du regard. La technique du 360°, les poses longues, l'assemblage minutieux des prises de vue ne produisent pas un simple effet optique. Ils ouvrent une perception impossible à l'œil nu. La photographie devient alors un instrument d'élargissement. Elle ne capture pas seulement la nature. Elle augmente notre capacité à la recevoir.

Le format circulaire joue ici un rôle essentiel. Il soustrait l'image à la frontalité traditionnelle pour la rapprocher du mandala, de l'iris, du monde clos et infini. La forêt n'est plus une profondeur dans laquelle on pénètre, mais une présence qui nous enveloppe. Ce qui touche, dans cette démarche, c'est la façon dont elle transforme un phénomène naturel en expérience intérieure. La brume, les troncs, les feuillages et les cimes deviennent les éléments d'une méditation visuelle.

Mireille Roobaert donne à la forêt une conscience optique. Ses œuvres suggèrent que la nature n'est pas un dehors disponible, mais un monde sensible avec lequel nous sommes en échange constant.

Tamara Greindl, la revanche poétique du plastique

Tout semble opposer la nature au plastique. L'une pousse. L'autre incarne la durée toxique. Tamara Greindl installe précisément son travail dans cette contradiction. Elle part d'un matériau déclassé, la bouteille d'eau en plastique, et lui donne une seconde vie sous forme de pétales, d'algues, de corolles, de nuages suspendus ou de sculptures murales.

Son geste ne consiste pas seulement à recycler. Il relève d'une transmutation. Le déchet devient surface sensible, la transparence devient lumière, la matière morte retrouve une vibration organique. Ce qui étouffé parfois la mer et le vivant se voit métamorphosé, réparé par la forme. Jolie revanche ! Les forces vitales – l'eau, le végétal, l'onde, la floraison – reprennent possession du plastique qui les menace.

Tamara Greindl ne moralise pas. Elle poétise. Et c'est peut-être ce qui rend son travail si efficace. Au lieu d'asséner un discours écologique frontal,



Tamara Greindl, "Souffle", 2026, récupération de bouteilles plastiques. Mireille Roobaert, *Iris de la Forêt*, 2024, travail photographique, 40 cm.

ART N PEPPER

elle attire le regard par la grâce, par la légèreté apparente. Ses œuvres, sorties d'un monde aquatique ou d'un herbier futuriste, séduisent avant de troubler. Et la beauté devient ici une forme de contre-attaque écologique.

Nafiseh Khatmian, les fragments de la sagesse

Nafiseh Khatmian travaille à partir de milliers de fragments de papier déchirés à la main. Un geste répétitif, patient, presque rituel. Déchirer, assembler, façonner. Trois actions simples, mais chargées d'une densité symbolique. Car ce papier n'est jamais neutre. Il porte l'idée du livre, du récit, du savoir, de la mémoire culturelle. En le mettant en pièces, l'artiste ne détruit pas seulement une matière. Elle rend visible une fracture contemporaine.

Le papier déchiré évoque la manière dont les sources traditionnelles de connaissance (poésie, histoires, transmissions culturelles) sont aujourd'hui fragmentées par l'ère numérique. Non pas dispersées. Chaque morceau devient le vestige d'une sagesse ancienne mais aussi la promesse d'une recomposition possible.

Nafiseh Khatmian ne s'arrête pas au constat de perte. Elle transforme la déchirure en texture, la rupture en relief, la fragmentation en paysage. Ses œuvres semblent faites de strates, d'écorces, de mousses, de pétales, de membranes.

Il y a une tendresse profonde dans cette démarche. L'artiste réutilise des matériaux du quotidien que l'on tient trop souvent pour acquis, mais elle ne les traite jamais comme de simples ressources. Elle leur redonne une âme.

Dentellières du vivant

À mille lieues du simple hommage à la nature, cette exposition réunit des pratiques qui relèvent de l'attention, du geste patient, du détail... Quelque chose d'une approche de dentellière traverse ces démarches. Ici, la délicatesse devient une méthode. La minutie devient une forme de résistance. Le soin devient un acte politique.

Sophie Blanc dore les restes végétaux. Valentine de Cordier fait proliférer les signes comme des floraisons mentales. Mireille Roobaert transforme la forêt en œil cosmique. Tamara Greindl rend au plastique la possibilité d'un devenir vivant. Nafiseh Khatmian recoud, fragment après fragment, une sagesse déchirée. Chacune travaille à partir de ce qui pourrait disparaître : feuilles, rebuts, papiers, matières déclassées et regards trop rapides.

C'est là que l'exposition devient profondément contemporaine et profondément féministe. Non parce qu'elle enfermerait ces artistes dans une supposée sensibilité féminine, mais parce qu'elle renverse les hiérarchies en affirmant que glaner, assembler, embellir, patienter, prendre soin ne sont pas des gestes mineurs, mais des gestes de réparation.

Gwennaëlle Gribaumont

Audrey Plunus réunit cinq artistes femmes autour d'un même battement. Celui du vivant. De ses métamorphoses, de ses blessures, de ses puissances de consolation et de réparation.